Abdelwahab MEDDEB et *La maladie de l'Islam* 1

François BURGAT,
INSTITUT DE RELATIONS INTERNATIONALES ET STRATEGIQUES

Revue internationale et stratégique, (47), automne 2002, pp. 180-183.

Résumé : *La violence des attentats du 11 septembre est elle le résultat de l'usage du lexique (islamique) qui a prétende (au moins en partie) la légitimer ? A-t-elle dès lors de causes « internes à l'Islam », consubstantielles à l'histoire des Musulmans, exprimant une dérive idéologique inhérente à la relation que ces Musulmans entretiennent avec leur dogme ou même à celui-ci ? Ou bien cette inhumanité relève t-elle d'une logique plus profane de contre violence ? Il est très difficile de cautionner la réponse que donne A. Meddeb à cette question essentielle. L'enjeu de ce débat n'est pas circonscrit au champ intellectuel. Il détermine largement en effet les formes de la réaction « occidentale » à la violence dite « islamique ».*

Abstract : *Is the violence of the September 11 attacks due to the use of the "islamic" vocabulary which claimed to legitimise it? Does it subsequently come from causes which can be considered "internal to Islam", consubstantial with the history of Moslems, expressing an ideological drift linked to the nature of the relation that these Moslems maintain with their dogma if not to this dogma itself ? It is difficult to sustain the answer which A. Meddeb gives to this essential question. This debate is not confined within the intellectual field. It indeed largely determines the forms of the "western" reaction to this violence known as "Islamic".*

« Il est du rôle de l'écrivain de pointer la dérive des siens et d'aider à leur ouvrir les yeux sur ce qui les aveugle. Je tiens, comme on dit, à commencer par balayer devant ma porte » écrit Abdelwahad Meddeb en introduction de « La maladie de l'Islam ». Moi aussi, serais-je tenté de répondre à l'écrivain

[1] Abdelwahab Meddeb *La Maladie de l'Islam*, Le Seuil (coll. *La couleur des idées*), Février 2002

tunisien avec plus de sympathie que d'impertinence en lui rendant ici, en quelque sorte, une partie de sa politesse. En s'efforçant de ne pas tomber dans l'excès inverse, ces « sanglots de l'homme musulman » ne pêchent-t-il pas en effet par... l'excès de civilité de leur auteur à l'égard de ses hôtes parisiens ?

C'est de là en tous cas que naît la frustration en refermant cet inventaire si confortable des péchés de l'Autre que nous propose Meddeb pour explication des dérives du 11 septembre 2001. Ne doutons pas que, même publiée à Paris et en langue française, cette introspection critique sera utile à ces lecteurs musulmans pour qui Meddeb nous dit avoir eu « une pensée particulière» en l'écrivant. Sert-elle en revanche réellement la cause de l'immense majorité, francophone, de son lectorat ? On peut ne pas en être totalement convaincu. Rendons justice bien sûr à un ouvrage où l'érudition est de rigueur. Moins que la lettre de chacun de ses développements, c'est en fait l'équilibre général de la démonstration qu'il est difficile de cautionner. Meddeb n'ignore rien en effet des causes *externes* de sa « maladie de l'Islam ». « C'est », recense t-il très lucidement, « la non reconnaissance de l'Islam par l'Occident (…) », « la façon de le cantonner dans le statut de l'exclu », « la manière dont l'Occidental renie ses propres principes dès que l'intérêt le réclame », « la façon qu'a l'Occidental (et, de nos jours, sous la forme de l'américain) d'exercer dans l'impunité son hégémonie selon la politique dite des deux poids deux mesures » (…) . « C'est l'exercice de l'injustice dans l'impunité qui nourrit la haine et le hideux terrorisme, lequel reste l'arme du démuni, du faible, de celui qui a épuisé les ressources du droit. Mais s'il prend le temps d'identifier avec une belle précision l'essentiel des responsabilités de l' « Autre » occidental, dont « une diabiolisation du Palestinien, de l'Arabe, du musulman, révélatrice d'un racisme aussi ravageur que le nouvel antisémitisme arabe »(Page 213), Meddeb prend le parti de donner à sa démonstration une tonalité explicitement unilatérale. « (La maladie occidentale), je ne fais que l'évoquer au passage et je ne voudrais pas que le lecteur y débusque une manière de symétrie : maladie contre maladie. Si tel était le cas, mon projet serait vidé de toute substance. Loin de moi l'idée de neutraliser la maladie dont je traite par l'invocation de la maladie de l'autre ». C'est bien là que le bât blesse. La question essentielle à laquelle son livre échoue dès lors à répondre est la suivante : la violence des attentats imaginés par Oussama Ben Laden et Aïman Dhawahiri est elle déterminée, majoritairement, par l'usage du

lexique (religieux) qui prétend (en partie au moins) la légitimer ? Provient elle dès lors de causes « internes à l'Islam », consubstantielles à l'histoire des Musulmans, exprimant une dérive idéologique qu'il faudrait rechercher dans la nature de la relation que ces Musulmans entretiennent avec leur dogme sinon dans celui-ci ? Ou bien cette inhumanité relève t-elle d'une plus profane logique de contre violence ? Meddeb penche franchement pour la première hypothèse. Tout en saluant le courage de son introspection et le bien fondé de bon nombre de ses remarques, je penche (et avec moi bon nombre de mes collègues travaillant dans le monde musulman) pour la seconde. Cette violence aurait parfaitement pu recourir à mes yeux, à un autre lexique : celui du nationalisme, celui du communisme, du national socialisme ou de bien d'autres « dogmes » religieux ou parfaitement profanes. Le très chrétien pape copte Chenouda III et bien d'autres autorités chrétiennes d'Orient ont, exemple entre mille, très significativement cautionné à plusieurs reprises le recours aux attentats suicides des désespérés de la politique israélienne. L'usage de la violence (et *a fortiori* celui de la contre violence) aveugle légitimée par une vision dichotomique, simplificatrice, voire raciste du monde n'est en aucune manière, à l'échelle du siècle qui vient de s'achever, comme de ceux qui l'ont précédé, l'apanage d'une seule religion ou d'une seule culture. Des camps d'extermination du nazisme (qu'aucune « Maladie de la chrétienté » n'a réellement été sollicitée pour expliquer) à ceux du communisme en passant par les commandos terroristes du sionisme naissant et ceux de l'ETA ou de l'IRA, il apparaît au contraire, comme la plus… « démocratiquement » répandue des dérives de notre humanité. Si parfaitement condamnables soient-ils, les raccourcis pris avec l'héritage humaniste du monde par les inventeurs des attentats du onze septembre ne sauraient donc sans dommage pour l'analyse être référés à une maladie récente (ou encore moins ancestrale) « de l'Islam ». Tel est le principe analytique qu'il faut me semble t-il réaffirmer fortement dans une conjoncture où le camp du plus fort tente de masquer ses responsabilités derrière de dangereuses explications culturalistes. Les attaques conduites contre les Etats-Unis, amplifiées par la redoutable « efficacité » que leur a donné la conjonction des technologies aériennes et des concentrations urbaines, sont avant toute chose le produit de la radicalisation, bien plus prévisible qu'on ne l'a souvent dit, et bien plus banale aussi, d'une composante de la population du monde soumise depuis plusieurs décennies à cette terrible logique des deux poids et deux mesures

dont Meddeb n'ignore rien : par Israel interposé ici (dans les territoires palestiniens martyrisés, au Liban, en Jordanie) par la protection d'indéboulonnables dictatures ailleurs (pas seulement en Algérie ou dans le pays d'Abdelwahab Meddeb), par des agressions militaires directes enfin (en Irak où plus de cinq cent mille enfants sont morts des suites de l'embargo américain), une partie du monde musulman n'est pas complètement illégitime à percevoir comme arrogant et discriminatoire le traitement que lui réservent les puissants de ce monde en général et les Etats-Unis en particulier. Hors de cet inventaire réaliste des formes et des effets de la domination, il n'est point à mes yeux de « salut » pour l'analyse.

L'illusion éducative

Qu'on ne s'y trompe pas : l'enjeu de ce débat n'est pas circonscrit au champ intellectuel. Il détermine largement en effet les formes de la réaction à cette violence, dite « terroriste », dont tout porte malheureusement à penser, en particulier si elle est aussi mal interprétée, que l'on n'a pas fini d'en parler. A. Meddeb est-il, de ce point de vue, de bon conseil ? L'illusion d'une issue « éducative » à la crise de nos relations avec le monde musulman n'est pas nouvelle. Elle est aussi répandue qu'elle est confortable intellectuellement. Elle s'appuie sur un paradigme fort simple. Il suffirait que les Musulmans se décident à faire une nouvelle lecture de leur Coran, ou encore à s'en tenir à meilleure distance, qu'ils achèvent en quelque sorte leur mutation modernisatrice, pour résorber la profondeur des ressentiments palestiniens, irakiens ou algériens à notre égard. A nous bien sûr de les y aider : il suffira de leur enseigner (à travers ces colloques bien pensants où s'entre congratulent les seuls partisans d'un même camp ou grâce aux moins nuancés des films de Youssef Chahine consacrés par nos prix les plus prestigieux) à lire enfin leur Coran dans le bon sens. C'en sera fini alors de l'intégrisme, du terrorisme d'al Qaeda, des kamikazes palestiniens et, pourquoi pas, des incendies de voiture dans les banlieues. Cette illusion mystificatrice est parfaitement mystificatrice. La dynamique de modernisation intellectuelle a, dans le monde musulman comme partout ailleurs, besoin d'une atmosphère nationale et régionale de libéralisme politique. Tout progrès de l'esprit ne peut intervenir que dans un contexte libéré des dictatures locales, des oppressions régionales qui nourrissent et crédibilisent les postures réactives. Or toute la contradiction vient précisément de ce que

nous contribuons d'une main à renforcer, directement (à coups de bombes britanniques ou américaines) ou indirectement (par le soutien aveugle aux errances d'Ariel Sharon ou aux dictateurs arabes qui acceptent de le fréquenter) ce radicalisme que nous prétendons combattre de l'autre. La «Maladie de l'Islam » est le produit et non la cause de ce cercle vicieux dont nous tardons tant à sortir. « Quand on résiste (à l'oppression politique, aux manipulations de toutes sortes), croyez vous que l'on puisse aller de l'avant » rappelle si justement l' « islamiste » Tareq Al Bishri. Pour le reste, demander à l'histoire longue de rendre compte des crises politiques contemporaines peut nourrir le meilleur ou le pire des résultats. L'approche historique, si essentielle par ailleurs, peut être en effet la porte d'entrée à la plus classique des dérives essentialistes. Plus facile à mobiliser que les contacts directs avec des sociétés diversifiées, complexes et changeantes, elle a de tout temps eut tendance à pallier la difficulté à affronter la trivialité politique d'une réalité. En Algérie comme en Palestine, l'idéologisation (en l'occurrence « l'islamisation ») de résistances politiques largement profanes malgré le vocabulaire religieux qu'elles emploient a permis d'une identique façon de discréditer toute opposition même légaliste à de parfaites dictatures. Prenant prétexte du lexique religieux d'une partie des acteurs, le recours à l'histoire « islamique » permet à Alger de masquer l'implication directe et structurelle des services d'une junte cynique dans la manipulation de la violence. A Gaza ou à Hébron il permet de discréditer toute velléité de résistance armée à un ordre régional israélo-américain, qui a de longue date donné la preuve qu'il ne comprenait aucun autre langage. Dans les deux cas cette « sur idéologisation » aboutit à une même impasse analytique et politique : masquer l'origine réelle de la violence, préalable pourtant indispensable à quiconque entend la résorber.

Lorsqu'il exemplifie notre cher Albert Camus et son incapacité historique à admettre le versant le plus sombre du fait colonial, réduit l'œuvre d'Hassan Al Banna à un vilain prurit « antioccidentaliste », omet de s'interroger sur les raisons de la lente radicalisation de Sayyed Qutb, renvoie au fin fond de la hiérarchie explicative les causes trivialement politiques du blocage d'une partie de l'intelligentsia musulmane et la part décisive qu'y jouent ces tyrans « laïques » que nous soutenons infailliblement, A. Meddeb nous adresse un message dont je ne doute pas qu'il reçoive, comme ceux de Boujedra, R. Mimouni ou Taslima Nasreen etc… avant lui, un accueil enthousiaste sur les rives de la Seine. Aide t-il vraiment son lecteur à voir plus

clair sur la façon de dépasser les tensions et les malentendus qui s'accumulent en ce moment même ? On peut ne pas en être convaincu. Dans un siècle où le premier des défis de l'Occident réside dans son incapacité à établir des relations dépassionnées et réalistes avec des forces (dites islamistes) aussi majoritaires qu'elles sont profondément ancrées dans son environnement politique du Sud, une dénonciation par trop unilatérale, si élégante soit-elle de la part d'un auteur de culture musulmane, de cette seule « maladie de l'Islam » n'est donc peut être pas celle des contributions dont le public français a aujourd'hui le plus besoin.

François BURGAT, CNRS-CEFAS, Sanaa, Yémen, 2002